

## **Pas de nouvelles, bonnes nouvelles**

Yau Shun-chiu

Adaptation française de Geneviève Barman

Tous les jours, en lisant le journal ou les actualités sur internet, nous sommes abreuvés de nouvelles sur les présidents, les ministres et autres célébrités, jusqu'à en être dégoûtés. Mais pour peu qu'on s'intéresse à des lieux ou à des personnes moins connus, il faut se lancer dans une vraie chasse aux informations pour apprendre quelque chose. Il est vrai qu'on peut aussi se dire que « pas de nouvelles, bonnes nouvelles », car les lieux et les personnes inconnus ne font la une des journaux qu'en cas de catastrophe. J'en ai récemment eu la preuve en découvrant de bien tristes nouvelles sur deux localités où j'ai autrefois mené des enquêtes dans le cadre de mes recherches sur les sourds isolés : la réserve amérindienne d'Attawapiskat dans le grand Nord canadien et la bourgade rurale de Huilongguan dans la province du Hebei, à 33 km de Pékin.

A propos de Huilongguan, le journal *Beijing Times* écrivait le 13 mai 2016 : « L'ancien secrétaire communal de Huilongguan dans le district de Changping est impliqué dans une affaire de corruption d'un montant de 34 millions de yuans ; il a reconnu les faits. »

Je connais peu de régions de Chine, et essentiellement des grandes villes, mais cet endroit-là, je le connais. En septembre 1983, j'y ai effectué une mission dans le cadre de la convention d'échanges franco-chinoise. Par l'intermédiaire d'une enseignante de l'Ecole des sourds n°3 de Pékin, Madame Liu Sufan, j'ai fait la connaissance d'un couple de sourds de naissance vivant à Huilongguan, Monsieur Yan et Madame Zhou, dont les deux enfants, sourds également, fréquentaient cette école. En ce temps-là, l'endroit était très isolé. Bien qu'un service de bus le reliât à Pékin, un aller et retour prenait trois à quatre heures. Comme mon hôte, l'Académie des Sciences Sociales de Chine, ne voulait pas me laisser loger dans cette famille sourde, on m'y conduisait en voiture deux fois par semaine, et chaque fois pour moins de deux heures, ce qui était nettement insuffisant pour une enquête comme la mienne. Dans ces conditions, je n'avais pas une minute de libre pour visiter les alentours, où de toute façon il n'y avait pas grand-chose à voir. Trente ans plus tard, Huilongguan est devenu une ville de 330 000 habitants, une banlieue résidentielle de Pékin, qui, à en juger par ce que nous montrent les médias, n'a plus rien de commun avec le

bourg que j'ai connu. Mais ce qui est vraiment déprimant c'est qu'on n'en parle pas pour la façon dont il s'est sorti de la pauvreté ou parce qu'il a reçu la visite de tel ou tel haut personnage, mais à cause d'un scandale de corruption causé par un petit secrétaire du Parti.

La réserve d'Attawapiskat sur la baie James fut le cadre d'une de mes toutes premières enquêtes sur les sourds isolés en 1977. Elle comptait alors environ 800 habitants, en majorité des Indiens Cree. Mon informateur principal était un sourd de naissance nommé Frederick Carpenter, né en 1918. Il était connu pour être un excellent trappeur et, comme plusieurs membres de sa tribu, il pratiquait la sculpture sur bois. Mais celle-ci lui rapportait très peu : cinq dollars canadiens pour une statuette d'ours ou de castor de la taille d'un ananas, soit à peine le prix de deux paquets de cigarettes. En dehors de nos séances de travail où je m'efforçai de recueillir le maximum de ses gestes au moyen de dessins ou d'objets ou en lui posant des questions par l'intermédiaire d'une de ses sœurs, nous fîmes de longues promenades ensemble dans la réserve : il se montrait empressé de m'expliquer tout ce qui nous entourait, l'usage de certaines herbes contre le rhume, comment prédire les changements de temps, etc. Cela me permit de recueillir et d'enregistrer sur le champ avec mon magnétophone des petites séquences gestuelles en situations spontanées. Finalement nous devînmes amis. Il refusa même d'être payé pour les dernières séances de travail.



Sculptures animalières en bois achetées à des artisans Cree d'Attawapiskat en 1977.  
Le castor à droite est l'œuvre de Frederick Carpenter.

Frederick aurait aujourd'hui cent ans et il n'est sans doute plus de ce monde, mais grâce à lui, il y a toujours eu une place pour Attawapiskat dans ma mémoire. Or, en août dernier, je suis tombé par hasard sur une nouvelle aussi inattendue qu'affligeante concernant cette réserve. Elle remontait déjà à plus d'un an. Dans un article du *New York Times* daté du 11 avril 2016 et intitulé « Vague de suicides dans une communauté autochtone du Canada », le journaliste Ian Austin écrivait :

« Depuis septembre passé [2015], cent un membres de la Première Nation d'Attawapiskat, une communauté autochtone éloignée comptant environ deux mille résidents, ont tenté de se suicider. C'est environ 5% de sa population. Il y a eu onze tentatives de suicide pour la seule journée de samedi dernier. Le conseil de la communauté a décrété l'état d'urgence... Attawapiskat a connu une vague similaire de tentatives de suicide en 2009 et 2010. On ne peut pas dresser un profil type du candidat au suicide : il peut être aussi bien un homme qu'une femme, un adolescent qu'un vieillard. Si la drogue et l'alcool ont joué un rôle dans certaines des tentatives, il n'a pas été possible d'identifier un facteur déclenchant commun à toutes. Les problèmes auxquels sont confrontés Attawapiskat et de nombreuses autres communautés autochtones sont connus depuis longtemps... »

« ... Attawapiskat n'est qu'à une centaine de kilomètres d'une mine de diamants à ciel ouvert appartenant à la compagnie De Beers, mais elle a la triste réputation d'être exceptionnellement pauvre, même selon les normes des communautés autochtones. Bien que la mine fournisse de l'emploi à certains habitants, la majeure partie de la communauté survit en chassant l'orignal et le caribou dans les tourbières environnantes ou en pêchant. Elle n'est reliée au monde extérieur que par l'avion et les routes de glace<sup>1</sup> en hiver. »

« ... La semaine dernière, un groupe composé principalement d'adolescents d'une communauté autochtone voisine a marché pendant deux jours sur des routes de glace jusqu'à Attawapiskat afin de sensibiliser les gens au problème du suicide<sup>2</sup> et reconforter les proches des victimes. »

De Paris, malgré la distance, je suis en pensée avec eux et leur adresse mes vœux les plus sincères.

Paris, le 12 janvier 2018

---

<sup>1</sup> Routes aménagées le long des cours d'eau gelés

<sup>2</sup> En 1977, je n'ai pas entendu parler de suicide dans la réserve et, pour autant que je sache, ce mot ne faisait pas partie du vocabulaire gestuel de Frederick Carpenter.